



Risque de désir, par Clara Gaymard

« *Le plus beau risque de ma vie a été
de toujours suivre mon désir.* »

Témoignage Risque de chance, le 16/04/2019 à Paris, de Clara Gaymard, écrivain, haut fonctionnaire, cofondatrice de Raise, société d'investissement et fondation pour une économie bienveillante, ex-présidente de GE France & VP GE International, ex-présidente du Women's Forum et membre fondateur de la Fondation Jérôme-Lejeune, qui poursuit l'œuvre scientifique et médicale de son père.

Peux-tu me dire, Clara, s'il te plaît, quel est le plus beau risque dans la vie ?

De Vivre avec un grand V. Il y a beaucoup de gens qui vivent, et il y a ceux qui sont vivants. Il y a les passagers du train et ceux qui décident de diriger leur propre train. Il n'y a pas de héros, de gens extraordinaires, il y a des gens qui décident de rendre leur vie intéressante, qui ont envie de vivre une vie intéressante. Donc, le plus grand défi dans l'existence, c'est tout simplement de Vivre avec un grand V.

As-tu un exemple vécu de ce beau risque ?

Il y en a plein, des exemples vécus ! Tu vois ici la maquette du bateau d'Éric Bellion, *Comme un seul homme*. Eric Bellion est parti faire la course du Vendée Globe pour défendre la cause de la différence ; il repart aujourd'hui avec

un nouveau bateau et sa compagne pour parler de l'harmonie dans l'existence. Je viens de terminer la lecture du livre de Sonia et Alexandre Poussin, *Afrika trek*⁷⁰. Ils sont allés faire l'Afrika trek sans assistance, sans argent et sans sponsor, depuis le cap de Bonne Espérance jusqu'au lac de Tibériade. Ils sont aujourd'hui dans une charrue avec des bœufs et leurs enfants à Madagascar. Matthieu Tordeur est le plus jeune membre de la Société des explorateurs français. Il a exploré le Pôle Sud tout seul ! Je te cite des explorateurs de la nature, mais on peut aussi être explorateur de sa propre vie ou de la vie des autres. Des gens comme Jean Vanier ont dédié leur cœur aux « plus petits d'entre les miens »⁷¹. La liste est longue. Au fond, il existe beaucoup de héros ordinaires, qui n'ont pas forcément accompli des actes hors du commun, mais dont l'intensité rend leur vie dense et vivante. Quand on demandait à un moine bouddhiste dont j'ai oublié le nom pourquoi il était toujours radieux et souriant, il répondait : « Parce que quand je mange, je mange, quand je marche, je marche, quand je dors, je dors, quand j'écris, j'écris. »

Et toi, dans ta vie, as-tu un exemple vécu du « Vivre avec un grand V » ?

Je n'ai pas d'exemples flagrants qui me viennent à l'esprit parce que j'ai toujours essayé, non pas de faire ce qui était « bien vu » aux yeux des autres, mais ce dont j'avais envie. Le grand risque que j'ai pris dans ma vie a été de toujours suivre mon désir, même s'il ne plaisait pas aux autres. Le premier risque que j'ai pris, qui s'est construit sur un certain nombre d'années, c'est d'avoir beaucoup d'enfants et de continuer à travailler. Au quotidien ce n'est pas facile, mais c'était un choix assumé. Le risque que j'ai pris, c'est de ne jamais me sentir coupable. Cela ne veut pas dire que je faisais bien les choses, mais en tout cas je les faisais du mieux que je pouvais, en rayant les mots « culpabilité » et « perfection » de mon vocabulaire.

Qu'est-ce qui était vraiment important pour toi, voire pour plus grand que toi, dans ce risque ?

L'important pour moi, c'est de vivre des choses plus grandes que moi, justement. Ne pas rester dans ce que je maîtrise, mais aller vers l'ailleurs, vers l'inconnu. Quand j'ai quitté la fonction publique pour aller chez General

70. POUSSIN, Alexandre, POUSSIN, Sonia, *Afrika Trek. 14 000 kilomètres dans les pas de l'homme*, éditions Robert Laffont, 2004.

71. Parole du Christ dans l'Évangile.

Electric par exemple, cela pouvait sembler un mouvement professionnel un peu risqué, mais ce qui me plaisait c'était l'aventure. J'arrivais dans un groupe américain dont je ne connaissais pas la culture, je n'avais jamais travaillé dans le privé. J'aime bien les sauts dans le vide. Ce ne sont bien entendu pas des sauts dans le vide non calculés. N'empêche que lorsque nous avons créé Raise⁷² avec Gonzague (de Blignières), nous sommes partis d'une page blanche et nous ne savions pas du tout si cela allait marcher. Ce n'était pas le sujet, d'ailleurs, de savoir si ça allait marcher. Le sujet, c'était de faire ce que nous pensions avoir envie d'accomplir. Placer l'envie avant la raison est souvent une façon assez simple de résoudre les problèmes.

Quelle est ta contribution au monde, ta mission, ta vocation ?

Je n'en sais rien du tout. Souvent, on impose aux jeunes dès l'âge de 18 ans de savoir quelle est leur vocation, on leur demande : « Qu'est-ce que tu veux faire ? » Certains jeunes ont la chance de savoir qu'ils ont une vocation sacerdotale, musicale, médicale, etc. Deux de mes filles savent qu'elles veulent être artistes, elles ont ça dans le ventre sans savoir encore comment cela va se réaliser, ce qui est une autre question. Elles voudraient pouvoir consacrer toute leur vie à l'écriture. Mais la plupart des gens ne savent pas ce qu'ils veulent faire, au départ dans la vie. En tout cas, moi, je disais toujours que je ne savais pas ce que j'allais faire quand je serai grande. Quand nous avons créé Raise, avec Gonzague, nous avons réalisé un rêve, mais ensuite il y en aura peut-être un autre. Nous sommes en train d'investir dans une maison de ressourcement, c'est un autre projet, un autre rêve. Si je devais résumer ce qui m'anime et me fait vibrer, c'est l'idée d'aider les autres à grandir.

Qu'est-ce que tu reconnais en toi-même, par toi-même qui te donne le goût de vivre ?

La vie. L'Amour. L'Amour sous toutes ses formes. Le reste est de l'agitation.

Face au difficile, n'est-ce pas souvent en s'ouvrant à tout autre chose que les solutions naissent ?

Quand tu es face à quelque chose de difficile, le dérivatif est en effet un très bon moyen de t'en sortir. J'ai fait cette expérience toute petite, j'avais 6

72. Fonds d'investissement bienveillant qui réconcilie finance et philanthropie.

ou 7 ans. Enfant, j'étais très sujette aux otites. Un dimanche, j'étais dans mon lit, seule, malheureuse comme les pierres. J'avais très, très mal à l'oreille et ma famille était partie à la messe. Quand ils sont rentrés, ma sœur aînée, qui avait 14 ans, nous a appris à jouer au bridge – elle venait elle-même d'apprendre à y jouer. Pendant deux heures, j'avais toujours mal à l'oreille, mais je n'y pensais plus. Je me suis rendu compte de la force du dérivatif : tu te concentres sur autre chose, qui te fait oublier ta douleur. Je te donne un autre exemple. Comme tous les enfants du monde, j'ai appris petite à faire du vélo. C'était au Danemark, sur une promenade qui mène à un magasin de bonbons, objet de toutes les convoitises quand nous étions enfants. Juste avant, il y avait un champ d'orties. Quand maman me donnait 50 centimes pour m'acheter des bonbons, je partais très fière sur la promenade, mais j'avais tellement peur de ce champ d'orties que j'y tombais systématiquement, ressortant dévorée de piqûres et pleurant. Je suis tombée trois fois dedans, si bien que je n'arrivais jamais à acheter mon bonbon ou ma glace. Alors, mon père m'a dit : « Clara, fais comme si le champ n'existait pas et ne le regarde pas. » Cela rejoint la légende d'une photo qui est ici, dans nos couloirs : « Quand tu regardes l'obstacle, il devient ton but. » Quelquefois, ignorer les obstacles permet de les contourner, de rester rivé à son but, à sa destination. Il ne faut surtout pas contempler les obstacles. Bien sûr, tu ne dois pas être inconscient, mais les obstacles ne sont pas ton but.

Est-ce un risque de chance de vivre en résonance dans ce monde, Clara ? Je t'ai entendu parler de Résonance⁷³ selon Hartmut Rosa.

Cela dépend comment tu écris le mot résonance. Si tu utilises ton mental dans tout ce que tu fais, tu peux avoir une vie très bonne, mais limitée à ton mental. Si tu te laisses emporter par la vie, si tu acceptes d'être conduit par un chemin qui n'est pas forcément celui que tu comprends, mais celui qui t'anime, complètement différent, tu es emporté par le torrent de l'existence. Pour cela, il faut être en résonance, c'est-à-dire accepter de se désencombrer. Le désencombrement ne consiste pas à dire : « Un jour, je fais le grand ménage chez moi ! » Cela consiste à s'en remettre tous les matins, quand on est croyant à Dieu, quand on n'est pas croyant à la vie, parce que c'est la même chose. Aujourd'hui, je suis disponible à ce jour qui se lève, cette journée qui commence, à la personne que je rencontre, à ce qui va arriver. C'est cela la résonance, la disponibilité, cette ouverture

73. ROSA, Hartmut, *Résonance. Une sociologie de la relation au monde*, La Découverte, 2018.

toute simple, et pourtant si compliquée à réaliser, car on a l'esprit tout le temps occupé. Du coup adviennent des choses auxquelles tu n'aurais pas pensé, que tu n'aurais pas imaginées, qui t'emmènent sur des territoires nouveaux et te permettent d'explorer des univers en toi et avec les autres, qui sont absolument infinis. C'est exactement comme quand tu t'es posé quelque part et que tu attends quelqu'un. Tu as trois attitudes possibles : la première, c'est l'agacement : « Je m'ennuie, il est en retard, il m'a oublié, il me déconsidère, je suis là à poireauter. » La deuxième, c'est : « Je vais regarder mon smartphone et en profiter pour rédiger mes mails et avancer dans mon travail. » La troisième est de se dire : « Ce temps est gratuit, je peux en profiter pour respirer, observer l'oiseau qui passe, l'abeille à laquelle je n'avais jamais prêté attention, regarder cette personne, à quelques pas, qui est bouleversante, cet enfant qui se jette dans les bras de son père, etc. » Tout simplement, vivre. Tu as un espace de temps qui va durer deux minutes, cinq minutes, qui n'était pas prévu et que tu as simplement à vivre. On est créateur de sa vie à tous les instants. Pas forcément des circonstances de la vie, mais de la façon dont on la vit. Vivre sa vie en disponibilité t'offre des cadeaux dont il ne faut surtout pas se priver, ce qui ne veut pas dire qu'il ne faut pas rédiger ses mails en urgence ou se calmer si l'on est en colère !

Qui es-tu comme magicienne et que fais-tu en tant que magicienne dans ce monde, Clara ?

J'adore cette idée de magie. Quand j'étais jeune, je faisais beaucoup de travaux manuels et de couture. J'aime bien utiliser mes mains et la plupart de mes enfants ont hérité de ce don, ce goût en tout cas. Je trouve cela formidable, car ils fabriquent plein de choses eux-mêmes. Ce qui est extraordinaire quand tu fabriques quelque chose, c'est que tu pars d'un petit bout de tissu et grâce à ta créativité et ta méthode, ton apprentissage, car il faut les deux, tu vas créer un objet qui n'existait pas auparavant. C'est exactement la même chose quand tu appliques une recette de cuisine. Tu as des ingrédients divers dans le frigo, une tomate, une courgette, un oignon... et selon la façon dont tu vas les composer, tu n'obtiendras pas le même plat. C'est une magie quotidienne qui t'est offerte. Tu peux, à chaque instant de ton existence, mettre une certaine forme de créativité. Je ne sais pas si c'est magique, mais c'est absolument fascinant de se dire qu'il nous est donné à chaque instant de notre vie de pouvoir la réinventer, dans les choses les plus simples du quotidien comme dans les choses les plus grandes.

Que voudrais-tu voir se réaliser dans le monde au travers de toi, voire au-delà de toi ?

Franchement, je ne me suis jamais posé la question et c'est une question qui ne m'intéresse pas. J'ai le sentiment d'être un instrument, je ne sais pas très bien où il me mène. L'important pour moi est d'être sur la route, mais où me mène la route ? Bien sûr, à l'Amour, mais une fois que tu as dit ça tu ne sais toujours pas où cela va te mener. D'ailleurs, si tu regardes mon parcours, il est tellement diversifié, j'ai fait des choses tellement différentes qu'il est clair que je n'avais pas de ligne directrice. Je n'ai pas le rêve d'être le plus grand chef d'orchestre, le meilleur musicien, etc. Ce sont des rêves que je respecte infiniment, mais ce ne sont pas les miens. Moi, je suis une nomade de la vie. Je vais là où le vent souffle, je respire le monde. Je n'ai aucune ambition de laisser mes traces de pas sur le sable. Je comprends que certains en aient envie et se disent : « Quand je mourrai, je voudrais laisser cela. » En ce qui me concerne, je laisse déjà neuf enfants et si l'on m'a oubliée le lendemain de ma mort, ça n'a aucune importance.

Qu'est-ce que tu aimerais mettre à la place du difficile dans notre monde, Clara ?

Simone Weil, je crois, a écrit cette fameuse phrase : « Ce n'est pas le chemin qui est difficile, c'est le difficile qui est le chemin. »⁷⁴ Je pense que quand tu as des choix à faire, choisir le plus exigeant, le plus ardu est souvent le meilleur. Pourquoi ? Tout simplement parce qu'il te permet de t'apprendre toi-même. Quand tu es dans un confort absolu, il est plus compliqué d'aller aux confins de ta personne et de tes possibilités. Cela peut se faire, mais ça demande une énergie, un courage que l'on n'a pas toujours. Alors que, si tu choisis un chemin dont tu ne connais pas les contours et que tu pars un peu à l'aventure, tu découvres des éléments du monde, des autres, des gens, mais tu apprends aussi beaucoup de choses sur toi-même. Quand tu es un explorateur, il y a toujours des choses difficiles à affronter, mais ce n'est pas le difficile qui t'intéresse, c'est l'exploration. Je ne connais pas de vie facile.

On me dit souvent : « Mais comment as-tu fait ? Tu as eu neuf enfants, tu as travaillé, tu as assumé de grosses responsabilités, etc. » Je ne me suis jamais posé la question de savoir si c'était difficile. J'ai adoré explorer et j'ai adoré vivre avec mes enfants. J'ai aimé les instants que la vie m'a donné.

74. Cette citation, souvent attribuée à Simone Weil, est en réalité de l'écrivain, théologien et philosophe danois Søren Kierkegaard (1813-1855).

Cela ne veut pas dire qu'à certains moments je n'étais pas triste, épuisée, mais j'avais une route et des gens que j'aimais. C'est comme quand tu pars pour une marche en montagne, tu vois le sommet et tu sais que tu veux aller là-haut, mais tu sais aussi que tu vas avoir cinq ou six heures de route, tant de dénivelé, etc. Si tu t'arrêtes au dénivelé en te disant : « Je vais suer sang et eau », la marche va être épouvantable ! Or quand tu montes, certes c'est dur, mais tu fais un pas après l'autre et pas à pas tu y arrives. J'ai eu des moments dans ma vie où j'étais très fatiguée, car mes enfants se réveillaient la nuit et j'avais des journées professionnelles chargées. Quand j'étais enceinte, je me réveillais parfois le matin avec mal au cœur, et quand tu as mal au cœur tu as envie de mourir, tu n'as plus d'énergie. Mais je savais que si je restais dans mon lit, j'allais passer une journée toute seule à pleurer sur mon sort parce que j'étais fatiguée, mal, et que je n'y arrivais pas, alors que si j'allais travailler, les autres me donneraient de l'énergie et j'aurais besoin de prendre des décisions. Donc, je prenais le parti de faire un pas après l'autre, comme pour les sauts d'obstacles. De penser seulement à l'heure d'après. Il y a des matins où j'allais au bureau en me disant : « Peut-être que je n'arriverai pas à tenir jusqu'à midi, ou peut-être que je tiendrai juste pour ce rendez-vous et qu'après je rentrerai chez moi. » En fait, la journée de travail se déroulait, et le soir j'étais ravie parce que j'avais rencontré des gens et surmonté cet obstacle de la fatigue – et j'étais heureuse de retrouver mes enfants.

Je n'ai jamais été gravement malade. Quand tu es gravement malade, il y a des moments où c'est l'inverse, tu dois accepter ta maladie. Il y a eu des moments où j'ai été opérée pour de grosses entorses ou des accidents analogues, ce n'était pas grave, mais il fallait tout de même l'accepter. Tu apprends à vivre en étant diminué physiquement. C'est une autre exploration, mais c'est toujours une exploration. Un moyen de découvrir que, pendant que tu crois que tu es diminué, il y a d'autres champs qui se développent. Je ne sais pas si tu as fait l'expérience de marcher longtemps les yeux fermés... Je l'ai refaite au Mexique cet été, puis avec mon mari à Potsdam où nous marchions dans une très grande allée. Je lui ai dit : « On marche les yeux fermés chacun à notre tour. » Quand tu marches les yeux fermés, les dix premiers pas tu les fais droits ; puis au bout d'un moment, tu vas de travers, et comme tu sais que tu as l'Autre auprès de toi tu continues. Mais même si tu sais que tu as l'Autre, il y a un moment où tu as peur de tomber sur quelque chose, et tu ouvres les yeux. Tu prends conscience alors des limites de ta confiance. L'autre est à côté, et pourtant tu ouvres quand

même les yeux. C'est un apprentissage extraordinaire de te dire que quand tu es aveugle, tu entends tout beaucoup plus fort, tu dois faire confiance à l'Autre, à tous tes autres paramètres, et que tu développes des savoirs inconnus à celui qui voit.

Partages-tu la vision de Jean Vanier « Toute personne est une histoire sacrée » ?

Chaque personne est une humanité. Dans chaque personne il y a une humanité tout entière. Je suis partie marcher dans le désert, il n'y a pas très longtemps. Quand tu marches dans le désert, tu es obligé de partir en groupe, notamment dans le désert mauritanien, car tu as besoin d'une infrastructure, de chameaux et d'un guide. Moi qui suis une grande sauvage, je voyage en général seule ou avec quelqu'un que j'aime, mais je n'aime pas beaucoup partir dans un convoi. On a commencé le voyage avec une quinzaine de personnes. Certains chantaient des chansons paillardes dans le désert. On peut avoir le sentiment que l'on ne partage pas le même désir ! Mais au bout de deux ou trois jours, tu te mets à aimer profondément ces compagnons de voyage, car tu vois leur humanité. Tu parles avec eux, ils te racontent leur vie, leur destin et tu entrevois la magnifique humanité qui est en eux. Tu ne vois pas ce qui, dans la vie courante, pourrait te contrarier. Le fait de marcher à côté d'eux, d'avoir du temps, fait que tu te rends compte qu'il n'y a pas une personne meilleure que l'Autre, plus haute que l'Autre. Nous sommes tous des humanités à part entière. Oui, dans chaque personne il y a à la fois le fini, les limites, l'infini et l'infini sacré, comme le dit Jean Vanier.

Robert Dilts, expert de la PNL, m'a appris le concept d'holarchie, qui désigne la hiérarchie des holons, c'est-à-dire d'éléments qui sont à la fois un tout en eux-mêmes et une partie d'un système plus vaste. En chacun de nous il y a le moi qui représente l'ego, mais aussi le holon, qui est la partie de nous qui participe au tout. Le mot fait référence à l'hologramme, dont un petit morceau permet de reconstituer toute l'image, car chacune des parties comporte le tout. Comment puis-je avancer en étant un et partie du tout ? C'est le principe de l'ADN. Si l'on prend un de tes cheveux, on connaît parfaitement la totalité de ton ADN, Clara.

Qu'est-ce que tu vis dans ta vie que tu souhaiterais voir continuer ?

Respirer le monde. J'ai eu cette chance d'avoir une vie qui m'a permis de voyager, d'aller ailleurs, de comprendre d'autres cultures et d'appartenir moi-même à une double culture puisque j'ai une mère danoise, ce qui m'a appris très tôt qu'il n'y a pas de vérité absolue. Il y a des mœurs, des coutumes qui sont différentes d'un pays à l'autre. Quand mes enfants étaient petits et que l'on allait chez ma belle-mère, pour passer à table il fallait s'habiller. Quand on va au Danemark chez ma mère, comme on est au bord de l'eau on se déshabille pour ne pas salir ses affaires, car il n'y a pas de machine à laver. On va se laver le corps dans l'eau de mer et l'on ne salit pas son tee-shirt. Les deux façons de faire sont bien ! La seule chose qui compte est de respecter les coutumes et les usages et de prendre en considération ce qui est important pour l'Autre.

J'aimerais que le reste de ma vie me permette non pas d'être une exploratrice et de faire des choses que les gens n'ont jamais faites, en mettant mon nom sur un défi – je comprends bien cette ambition, mais ce n'est pas du tout la mienne –, mais de respirer le monde. Je veux le sentir, le vivre, communier avec lui, même si je n'en suis qu'une minuscule partie et même si je suis assise quelque part. Ce que j'adore dans les voyages, c'est que quand j'arrive quelque part je suis entièrement moi, Clara, mais personne ne sait qui je suis, ni mon statut, ni comment je m'appelle, ni ce que j'ai pu accomplir. Ce dont je suis profondément convaincue, c'est que ce que tu as accompli dans le monde, tu le lui donnes, mais cela ne te définit pas plus que cela ne t'appartient. On dit souvent que l'on naît nu et qu'on meurt nu, mais en fait on vit tous les jours nu. Quand tu vis dans une société qui te connaît, tu viens avec tes attributs parce que c'est ce qui te permet de réaliser des choses. Tu viens avec un statut social, une représentation que les autres se font de toi, mais moi j'ai ce sentiment brûlant que la représentation que les autres ont de moi n'est pas moi. J'accepte ce jeu d'images parce que nous vivons dans un monde de représentations, donc il est inévitable que les gens projettent sur toi des réalités que tu n'as pas du tout l'impression d'incarner. Mais très tôt et pendant très longtemps, j'ai vécu avec le sentiment d'être une imposture. Si les gens pouvaient entrer dans ma tête, jamais ils ne me regarderaient en me disant : « Tu es un rôle model. » Mais jamais ! Le désert de ma tête est tellement affligeant que jamais ils n'auraient cette idée-là. Maintenant, j'ai compris qu'au fond cela n'avait pas d'importance. Ce qui est extraordinaire

dans les voyages c'est, comme je te le disais, que tu n'as pas de représentation sociale et que tu es quand même pleinement toi. Du coup, tu peux être totalement en liberté et voir un nouveau chemin se tracer. Évidemment, tu vis avec ton expérience, ta carte de crédit, tu n'es pas perdu terrorisé dans la cambrousse... Encore une fois, je ne suis pas une audacieuse, je ne cours pas après le risque, mais je cherche la découverte, ce qui n'est pas la même chose.

As-tu un défaut dont tu souffres, Clara ?

J'ai beaucoup de défauts dont je souffre. Le premier, c'est de souvent partir dans mes rêves et donc de ne pas vivre assez dans le réel, en étant présente à ce que je vis. Je peux marcher dans la rue, croiser des gens qui me connaissent et ne pas les voir. Apparemment, je suis indifférente, mais c'est simplement parce que je suis plongée dans mes rêves. Du coup, je suis extrêmement distraite, je perds toutes mes affaires, je suis tout le temps en train de les chercher, mais j'essaie de me discipliner, je m'éduque ! Comme tout le monde, j'ai une grande part d'égoïsme. J'aime bien mon petit confort et j'ai toujours en moi cette ambivalence qui fait que j'ai la flemme.

Quelle est l'intention positive qui se cache derrière ces défauts, à ton avis ?

Je ne sais pas s'il y a une intention positive. Peut-être la part d'enfance. Je suis toujours la petite fille de 8 ans qui vivait dans ses rêves. Quand tu es enfant, tu es assez égoïste et tu vis dans ton univers à toi. J'ai un univers intérieur très présent, qui quelquefois prend beaucoup trop de place, si bien que je ne suis pas assez disponible aux autres.

Est-ce que tu as des mentors et quels messages te portent-ils ?

Non, je n'ai pas de mentor au sens de la personne à qui je vais confier tous mes secrets. Il y a beaucoup de personnes que j'admire, dont j'apprends beaucoup, mais je n'ai jamais essayé de leur ressembler. Peut-être aussi parce que je suis une femme et que les mentors qu'on nous présentait dans notre enfance étaient principalement des hommes. Bien sûr, il y avait Mère Teresa ou sainte Thérèse, mais les mentors étaient tout de même principalement des hommes, il était donc impossible pour moi de faire une transposition de leur vie dans la mienne. Et puis, il y a toujours une part dans leur vie qui ne me plaît

pas, que je n'ai pas envie de vivre. Même si je trouve qu'il existe des destins fabuleux, totalement héroïques, et qu'il y a beaucoup à apprendre d'eux, c'est leur vie, ce n'est pas la mienne. Je n'ai pas de mentor au sens strict, mais beaucoup de gens m'inspirent, ce qui n'est pas du tout la même chose.

Ta vie est-elle un stage d'Amour comme la mienne ici-bas ?

Je n'emploierais pas le mot stage, car le mot stage suppose une limite dans le temps. Tu fais par exemple des stages successifs dans des entreprises différentes. Je préfère parler d'un apprentissage renouvelé au quotidien. La magie de la vie, c'est que toutes les erreurs que tu fais te permettent d'apprendre. Gonzague (de Blignières) cite souvent Nelson Mandela : « Je ne perds jamais ; soit je gagne, soit j'apprends. » Ce qui est sûr, c'est que ce qui guide ma vie, c'est l'Amour et rien d'autre. En réalité, rien d'autre ne m'intéresse. Mais il y a plein de choses qui m'intéressent parce que j'y mets de l'Amour et que je peux me passionner. Par exemple, je suis partie en Afrique et j'ai découvert les oiseaux. J'étais le long d'une rivière où des milliers d'oiseaux viennent nicher, avec un guide qui me nommait les oiseaux. Maintenant, j'ai envie de me passionner pour les oiseaux, car ce guide m'a donné l'Amour de les comprendre. On parle souvent du désir et du devoir, et dans notre religion catholique on a beaucoup trop mis le devoir en avant. Une vie guidée par le devoir est une vie très ennuyeuse, très contraignante et qui rend amer. Une vie guidée par le désir est une vie qui rend joyeux, qui donne envie d'aller de l'avant. Cela ne veut pas dire que l'on ne doit pas respecter les contraintes ou certains chemins difficiles, mais quand tu as la lumière au bout tu peux aller au bout du monde.

Donc, faut-il tout oser demander dans la vie ?

Oui, bien sûr. Il faut tout essayer, et quand cela ne marche pas, la bonne question à se poser est celle-ci : « Est-ce que j'en ai autant envie que ça ? » Si ce n'est pas le cas, on renonce ; mais si l'on en a vraiment envie, eh bien, on remet l'ouvrage sur le chantier. Au fond, l'échec te permet de savoir si ce que tu désires, tu le désires vraiment. Il y a des choses que tu as envie d'avoir, mais que tu n'obtiens pas, car tu ne te bats pas pour les avoir. Tu croyais que c'était ton objectif, mais tu as caché ton véritable objectif derrière un autre désir. Dans ces cas-là, il ne sert à rien d'insister par frustration, par orgueil ou par le sentiment d'être victime d'une injustice. Si cela ne s'est pas produit, c'est qu'en fait ce n'était pas pour toi.

Il faut donc oser demander et oser d'abord se demander à soi-même avant de demander aux autres. J'en ai envie, j'y vais. C'est peut-être une connerie, mais après tout qu'est-ce que je risque, sinon de regretter de ne pas avoir essayé? Je répète tout le temps à mes enfants : « Faites exactement ce que vous voulez, mais faites-le bien et faites-le beaucoup. » C'est ainsi que l'on comprend ce que l'on veut vraiment : en agissant sans attendre. Si tu as un grand rêve, comme d'aller dans l'espace, tu peux attendre d'avoir 50 ans et te rendre compte à cet âge-là que ce n'était pas du tout ton rêve. Franchement, choisis-toi plutôt des petits désirs quotidiens et concrétise-les. Vas-y sans te demander si c'est raisonnable ni comment l'on va te regarder, te juger. Je suis impressionnée par le nombre de gens qui vivent à travers le regard des autres et se déterminent en fonction de ce que ceux-ci vont penser d'eux. D'abord, c'est de l'orgueil, car les autres n'en ont rien à faire de nous. Pas ceux qui vous aiment, bien sûr, mais en général les gens sont plutôt préoccupés par eux-mêmes que par l'Autre. De toute façon, tu trouveras toujours des personnes pour critiquer : « C'est bien, c'est mal, tu aurais dû faire comme ci, comme ça. » Il faut prendre ces jugements comme des informations qui peuvent t'aider à avancer, mais en ayant bien conscience qu'elles ne traduisent que leur regard sur toi et non ce que tu es vraiment. C'est un frein énorme de se dire avant d'agir : « Je ne peux pas faire ceci, car l'Autre va penser cela. » D'ailleurs, ce ne sont que des suppositions, mieux vaut poser la question directement. Je vais te donner un exemple dans ma vie.

En 2013, j'étais très investie dans ma vie professionnelle, les enfants grandissaient et nous avions une maison en Savoie qui était devenue très agréable après que nous y avions effectué des travaux. Nous habitons à Paris dans un appartement où mon mari et moi avons une chambre qui était un peu un lieu de passage, avec deux tiroirs à moi où les enfants n'arrêtaient pas de fouiller, pour prendre du scotch ou je ne sais quelles autres fournitures. Hervé partait en Savoie toutes les semaines et le jeudi, le vendredi et le samedi il était tranquille dans une très belle maison. Dans notre appartement parisien, les enfants avaient tous leur chambre, où je n'allais jamais fouiller, et j'avais le sentiment d'avoir travaillé pour pouvoir créer tout cet univers agréable, mais de n'avoir moi-même aucune intimité. Il se trouve que j'ai eu la chance, une année, de recevoir une prime importante, et une de mes amies m'a dit alors : « Il faut que tu t'achètes un lieu à toi, car tu ne pourras pas garder une vie intérieure si tu n'as pas un endroit bien à toi. » Ce n'était objectivement pas

possible dans notre appartement, car nous avions encore beaucoup d'enfants à la maison. J'ai donc surmonté ma peur ; je suis allée voir mon mari et mes enfants pour leur dire : « Je vais m'acheter un petit endroit à moi. » Je craignais qu'ils le prennent mal. En fait, ils l'ont très bien pris, ils ont parfaitement compris. J'ai dit à Hervé : « Quand tu vas en Savoie, tu peux regarder des films, bouquiner, faire ce que tu veux, moi je n'ai pas d'endroit où me poser. » C'est ainsi que j'ai acheté cet appartement où je vais le jeudi et le vendredi. Et si je n'y vais pas, mes enfants et mon mari me disent : « Mais pourquoi n'y es-tu pas allée ? Vas-y, ça te fait du bien. » Ils n'ont pas du tout considéré cette décision comme un acte d'abandon ou d'égoïsme, au contraire. Ils étaient heureux que je prenne mon autonomie par rapport à eux et que j'accepte l'idée d'avoir besoin, moi aussi, d'un lieu de silence qui soit à moi, qui n'appartienne pas à tout le monde. Je ne considère pas cette décision comme un acte de courage, mais cette démarche a tout de même exigé de moi de surmonter la peur du regard de l'Autre, alors que j'en avais vraiment envie. Si je n'avais pas eu cette amie qui m'a dit : « Fais-le », j'aurais pensé : « Cet argent doit servir à la famille, aux enfants, mais pas à moi. » Or il est très important pour mon mari et mes enfants que je me sente bien, et j'ai besoin de ce lieu pour me ressourcer. Je ne l'ai pas appelé Risque de chance, mais ça a été ma chance.

Pourquoi as-tu accepté ma demande d'interview ?

Parce que tu me l'as demandé et qu'il faut mettre les priorités là où elles doivent être. Je vais te répondre indirectement, en te parlant d'une autre chose qui dirige ma vie. Quand tu as un emploi du temps mangé par le quotidien et les « responsabilités », comme on dit, les choix sont cornéliens. J'ai résolu cette difficulté en décidant que lorsqu'un de mes amis perd son père ou sa mère, même si je ne les connaissais pas, du moment que cet ami m'est cher et que je sais qu'il est important pour lui que je sois là, j'y vais. Je me dis : « Est-ce que dans six mois je me souviendrai de la raison qui m'a empêchée d'aller à cet enterrement ? » Je me souviendrai que je ne suis pas allée à l'enterrement ou au mariage ou à tel événement qui était important pour cet ami, mais je ne me souviendrai des raisons de mon absence. Si je sais que je ne m'en souviendrai pas, eh bien, j'y vais. Pour l'entretien avec toi, c'est pareil. C'est un moment hors du temps où tu es dans une quête de l'homme, de l'âme, du sens. Passer une heure avec toi est un moment très agréable, alors, pourquoi se refuser des moments agréables ? C'est un temps suspendu qui appartient à Dieu, donc c'est bien de le lui donner.

Donc, quel est le plus beau risque dans la vie, en un mot, s'il te plaît ?

Vivre avec un grand V. Être vivant à chaque instant de ta vie et savoir que tu es créateur de ta vie à chaque instant. Te le rappeler toujours. Cette interview aurait pu ne pas avoir lieu, parce que je t'aurais dit : « Je n'ai pas le temps », ou bien elle aurait pu prendre une tournure tout à fait différente parce que tu ne m'aurais pas posé les mêmes questions, ou je n'aurais pas répondu de la même façon. Au fond, nous avons créé une sorte de petit moment unique, de petit chef-d'œuvre, et l'on peut faire de sa vie un chef-d'œuvre à chaque instant. Je prie à vélo et je souris aux gens que je croise. À cent pour cent, les gens me rendent le sourire, ce qui change le trajet ! Dans la vie, c'est pareil, si tu souris à la vie, si tu la prends comme elle vient, elle est beaucoup plus gaie, quelles que soient les épreuves, les moments durs. Le chagrin n'empêche pas le sourire et la joie profonde d'être vivant. Tu peux être profondément triste, avoir un très profond chagrin, comme quand j'ai perdu mon père, mais la joie est toujours là.

Si tu réfléchis bien, nous sommes animés par deux sentiments qui gouvernent notre vie : l'Amour et la peur. Le problème de notre monde contemporain, c'est qu'il nous gouverne par la peur. La peur de ne pas y arriver, de tomber, de tomber malade, de subir la guerre, etc. Tous les sentiments comme la jalousie, la tristesse, les regrets sont des sentiments nourris par la peur. Peur de ne pas être aimé, de ne pas être reconnu, d'avoir mal fait. Et si l'on en finissait avec la peur ? Cela ne veut pas dire l'éradiquer, mais ne jamais la mettre devant soi. La peur doit être comme une valise que tu tiens à côté de toi et qui te force à faire attention quand tu traverses la rue. Tu vas regarder à droite et à gauche, car tu n'as pas envie de te faire écraser, mais tu vas traverser la rue. La peur est une compagne. C'est notre compagne de vie, l'instrument de notre vigilance, un garde-fou. Mais il ne faut jamais qu'elle devienne ton destin. Aujourd'hui, nous vivons dans une civilisation de la peur. Donc il faut remettre l'Amour devant, car c'est la seule chose qui fait avancer.

Mon risque aura été de partager ce moment avec toi aujourd'hui... Merci du fond du cœur.

Merci à toi, c'était un joli moment.